

Histoire de Madagascar et des Comores

Introduction générale :

Histoire de la Grande île et des archipels avoisinants présente une certaine simplicité de façade avec :

- Une origine tardive du peuplement humain qui s'organise en collectivités évoluant des clans aux royaumes.
- Affirmation de la prépondérance d'un clan par rapport à un autre. Exemple des Merina juchés sur les massifs centraux les plus favorables sur le plan climatique et stratégique.
- Prépondérance qui tend à une intégration politique de l'île, d'abord aidée par des Européens concurrents, puis contestée et finalement niée par la conquête et l'occupation française.
- Celle-ci réalise l'unité pour son propre compte, facilitant l'essor du mouvement national vers l'indépendance.

De ce processus relativement simpliste, il convient maintenant d'en analyser les réalités et surtout de s'interroger sur les méthodes employées pour faire resurgir du passé cette mémoire si complexe.

Il convient alors de se pencher sur :

- L'historiographie (« l'histoire de l'histoire ») a pour objet l'écriture de l'histoire. L'adjectif historiographique se rapporte quant à lui à la manière dont on écrit l'histoire.
- L'épistémologie est une branche de la philosophie qui étudie de manière critique la méthode scientifique de même que les principes, concepts fondamentaux, théories et résultats des diverses sciences.

1) Les enjeux historiographiques et épistémologiques.

a) Une historiographie en pleine mutation.

Longtemps, mythes et préjugés de toutes sortes ont caché au monde l'histoire réelle des sociétés du sud ouest de l'Océan Indien. Elles passaient pour des sociétés qui ne pouvaient avoir d'histoire faute notamment de sources et de documents écrits. On déniait toute valeur à la tradition orale et on se contentait d'utiliser des sources extérieures à la région. Une vision européocentriste s'était vite imposée.

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, on assiste à un renouveau historiographique avec un besoin de fondements théoriques et méthodologiques. La première vague de recherche avait surtout pour but de rétablir des vérités historiques considérées comme orientées. Une seconde vague semble s'émanciper des considérations idéologiques et proposer des voies de recherche propre à la région. De nouvelles sciences « auxiliaires » apparaissent ou se développent considérablement concernant l'histoire de la région comme l'archéologie, la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la sémiotique (étude des signes) ...

La recherche en histoire sur l'Afrique et notamment sur Madagascar est galvanisée par la recherche d'une identité, d'une mémoire collective qu'on peut relier à l'accession à l'indépendance du continent. Pendant longtemps les mythes sur l'Afrique ont fait barrage. Le plus important est celui d'absence de dimension historique pour l'Afrique. Cette vision est à relier avec une idée étriquée des preuves nécessaires pour faire de l'Histoire. Pendant longtemps, de nombreux auteurs tendaient à montrer que l'Afrique n'ayant pas participé à la marche du progrès de l'humanité, il ne pouvait y avoir qu'une passivité historique de ses peuples. Selon cette optique, l'histoire des africains et donc de Madagascar est profondément imbriquée dans une constante influence extérieure (Arabes, Persans, Indonésiens...).

b) Une recherche à la croisée de nombreuses disciplines.

La linguistique :

Bien que l’outil linguistique demande une dextérité de chirurgien, il n’en constitue pas moins un bon scalpel pour disséquer le passé. Elle permet la mise en évidence de parenté linguistique et donc ethnique. Elle permet également la mise en évidence des toponymes et des anthroponymes. Ces derniers peuvent déterminer des rapports de pouvoir politique (ex *Andrianampoinimerina* = « Le Prince [cher] au cœur des Merina »). La toponymie permet de considérer les milieux de vie des populations malgaches : Antemoro (ceux du rivage), Anteony (ceux du fleuve), Antevato (ceux des pierres), Antesaka (ceux des vallées).

Antananarivo	la ville des 1000 (guerriers)
Anstirabe	où il y a beaucoup de sel
Mahajanga	la ville des fleurs
Morombe	la grande plage
Tsiribihina	où l'on ne saute pas dans l'eau
Fianarantsoa	où l'on apprend le bien
Moramanga	où les mangues sont bon marché
Ambositra	où il y a beaucoup de bœufs
Ranomafana	l'eau brûlante
Farafangana	la fin du voyage
Ambovombe	où il y a de nombreuses fontaines
Ambalavao	la nouvelle ville
Betafo	où il y a beaucoup de toits
Betioky	où le vent souffle
Mahajanga	qui guérit
Nosy Be	la grande île

L’ethnologie et l’anthropologie culturelle :

Étude générale de l'homme sous le rapport de sa nature individuelle ou de son existence collective, sa relation physique ou spirituelle au monde, ses variations dans l'espace et dans le temps, etc. Les anthropologues et ethnologues de Madagascar sont dans un premier temps européens et avant tout des administrateurs coloniaux. Tel est le cas de Hubert Deschamps dans les années 60 ou plus contemporain de Paul Ottino (mort en 2001) qui ont essayé de proposer des ponts entre les différentes civilisations indonésienne, africaine, arabe. Ces travaux sont aujourd’hui relayés par ceux de Pierre Vérin.

Ces travaux ont permis de dégager un tréfonds de logiques culturelles. C’est ainsi que lorsque l’on rencontre une parenté de culture, trois possibilités s’offrent alors à l’analyse : double invention autonome, origine commune, emprunt.

L’art :

La conservation est défectueuse (exemple des nombreuses œuvres en bois) mais on ne peut que constater la richesse des thématiques. Soulignons pour Madagascar : la rabanne (construction d'objets en raphia), la tabletterie (travail de la corne et de la nacre. La nacre se trouve en abondance sur les côtes dans diverses espèces de coquillages parfois de grande dimension), la lapidairerie (le travail des pierres dures. Du saphir au marbre, en passant par les arbres fossilisés l’île regorge de merveilles géologiques. Les pierres semi-précieuses (topaze, améthyste, aigue marine, grenat et tourmaline) et les «pierres fines » ou les tranches d’arbre fossile, les ammonites, peuvent être intégrées à la joaillerie et à certains objets.

Pierre-éric Fageol

Géographie :

L'étude des données géographiques apporte à l'historien des indications fort précieuses. Séparée de l'Afrique par les 392km du canal du Mozambique, Madagascar tourne quelque peu le dos au continent africain et explique pour une part son isolement. Les dimensions de Madagascar en font presque un « petit continent » (1580km de long sur 580 de large (590 000 km²). Le relief de l'île est principalement constitué de collines et de plateaux interrompus par des failles à l'ouest.

Les sols sont principalement composés d'une argile latéritique. C'est une argile compacte, épaisse, très dure et d'une belle couleur rouge grâce à l'oxyde de fer. C'est une excellente terre à briques mais pour le reste plutôt une contrainte. L'eau ruisselle sur cette couverture imperméable, entraînant les débris, sans permettre la formation d'un sol végétal de qualité.

L'océanographie nous renseigne sur la possibilité de certaines migrations. Elle peut nous permettre de reconnaître des routes, des itinéraires qui sillonnent depuis des millénaires les immensités océanes.

Le milieu géographique actuel donne des renseignements sur les atouts et les contraintes inhérents à certaines peuplades. Le milieu ouvre la voix du possible dans les interprétations élaborées par les historiens notamment sur la mise en valeur des territoires.

c) Une compréhension du temps spécifique.

Les repères chronologiques sont rares et complexes. Or comme le rappelle Lévi-Strauss :

« Il n'y a pas d'histoire sans dates : pour s'en convaincre, il suffit de considérer comment un élève parvient à apprendre l'histoire : il l'a réduit à un corps décharné dont les dates forment le squelette. Non sans raison, on a réagi contre cette méthode desséchante, mais en tombant souvent dans l'excès inverse. Si les dates ne sont pas toute l'histoire, ni le plus intéressant dans l'histoire, elles sont ce à défaut de quoi l'histoire elle-même s'évanouirait, puisque toute son originalité et sa spécificité sont dans l'appréhension du rapport de l'avant et de l'après, qui serait voué à se dissoudre si, au moins virtuellement, ses termes ne pouvaient être datés.

Or, le codage chronologique dissimule une nature beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine, quand on conçoit les dates de l'histoire sous la forme d'une simple série linéaire. »

Claude Lévi-Strauss, La Pensée sauvage, p. 342.

Pour l'essentiel, les Africains procédaient par chronographie (Voir les travaux de K. Pomian sur l'ordre du temps) et par une chronométrie élémentaire. Le problème du temps a été étudié de manière spécifique pour les sociétés africaines car il se présente en dehors des schémas de pensée européens. La distinction fondamentale réside dans la compréhension entre le « temps linéaire » et le « temps circulaire ».

Pour s'en convaincre, prenons le cas des Antaimoro (actuelle province de Fianarantsoa). L'aspect religieux des événements constitue un réel plus réel que la succession des événements eux-mêmes. En effet, c'est une vision astrologique de l'histoire qui s'exprime dans ces textes historiques. Il faut rappeler ici les données essentielles du comput du temps chez les Antaimoro. Les mois sont lunaires et au nombre de douze. Chaque mois est divisé en sections de 2 ou 3 jours, qui sont consacrées à des influences astrales différentes, éponymes du mois. L'année est lunaire (en retard de 11 jours et quart sur l'année solaire). Pour compter les années, les Antaimoro utilisent les jours de la semaine. "Les années, dit Flacourt, se comptent par les jours de la semaine, soit l'année du Dimanche, celle du Lundi et ainsi en continuant." Les Antaimoro ont donc créé des semaines d'année !

Mais l'établissement d'une chronologie historique nécessite évidemment une opération supplémentaire. Faute d'avoir créé une semaine de semaines d'années (par exemple) ou d'avoir compté à partir d'une date fixe, n'ayant pas adopté l'ère de l'hégire (par exemple), les Antaimoro n'ont pas établi de chronologie au sens strict où nous l'entendons. La temporalité astronomique, qui est supposée imprimer son cours aux événements, est

Pierre-éric Fageol

cyclique, fermée, l'action humaine ne saurait y apposer sa marque. Aucune logique événementielle, proprement dite, aucune cumulation ne relie ces comptes séparés.

Il y a, pour nous, un contraste évident entre la précision notariale de la description événementielle (les listes nominatives des victimes ou des prisonniers des clans dynastiques, par exemple, ou des villages incendiés) et l'absence de « perspective historique ». C'est le fil des généalogies, le lien mystique de la lignée dynastique avec les puissances supranaturelles, qui tient lieu d'histoire. Dominer le temps c'est avant tout se donner une identité. La périodisation est pour l'Afrique une forme d'acculturation.

2) *Des sources historiques riches et complexes.*

a) *L'archéologie.*

L'archéologie est une des clés fondamentales de la compréhension des sociétés africaines, et notamment du sud ouest de l'océan Indien, du passé. Place de premier choix. Les recherches en histoire ne sont pas faites pour disséquer les cadavres mais pour ressusciter les morts. Pourtant de grandes difficultés apparaissent quand à son utilisation :

- Manque de moyen pour les fouilles : ce qui fait croire qu'il y a une rareté des documents archéologiques.
- Accès parfois difficile.
- Violence de l'érosion et autres spécificités géologiques.
- Fragilité des matériaux des vestiges : le bois notamment ou des céramiques de faibles qualités. Cependant, le brassage de population a permis également de retrouver des objets plus insolites notamment dans les tombes.

b) *La tradition orale ou « l'héritage des oreilles » (lovan tsofina).*

Les récits et les traditions qui se transmettent de bouche à oreille de génération en génération sont encore très vivants. Les anciens, toujours écoutés, sont le lien sacré, la trame de la culture, lentement élaborée et enrichie. La tradition orale permet de comprendre la vision africaine du monde, de saisir les caractères originaux des valeurs qui fondent les cultures et les institutions du continent. Moins consistante que les sources écrites, elle nécessite un croisement d'information plus poussé.

La tradition dispose de garde-fous qui en garantissent parfois de l'intérieur l'authenticité. Le fait que cette tradition ait été colportée par des castes et des fonctions spécifiques permet également d'en accroître la validité. Parfois ces traditions orales sont corroborées par d'autres sources (qui restent rares cependant).

La littérature malgache orale a été recueillie dès le milieu du XIX^e siècle, notamment par les missionnaires des diverses confessions chrétiennes. Les publications des missionnaires, quelles que soient les réserves qu'on ait pu faire sur la méthodologie adoptée, constituent d'irremplaçables monuments de la culture malgache ancienne.

W.E. Cousins, missionnaire anglais chargé de la mise au point de la Bible traduite en malgache, a rassemblé les proverbes (1871) et les kabary royaux du temps d'Andrianampoinimerina (1873). À partir de 1873, le R. P. François Callet édite un vaste corpus composé de chroniques, de généalogies, de discours royaux, de mythes, racontant l'histoire des rois de l'Imerina.

Malgré la désaffection envers la littérature traditionnelle, liée à l'engouement pour la modernité occidentale, des intellectuels malgaches ont participé eux aussi à la collecte de l'oralité. Ce mouvement a pris un nouvel essor avec à partir des années 1960. Certaines formes de la tradition orale sont restées bien vivantes et continuent d'imprégner la vie quotidienne. Deux formes traditionnelles témoignent plus particulièrement de la subtilité de la culture malgache : le *kabary* et le *hain teny*.

Le *kabary* est un discours qui doit accompagner toute cérémonie et même tout acte important de la vie malgache : naissance, circoncision, demande en mariage, décès, *famadihana* (cette fête au cours de laquelle on sort les morts de leur tombeau, pour les revêtir d'un linceul neuf). L'éducation traditionnelle se proposait d'apprendre à bien parler et donc à savoir prononcer les *kabary* de circonstance. Le *kabary* accumule les images et les proverbes juxtaposés et mis en parallèle ; c'est à l'auditeur de saisir les fils ingénieux qui entrelacent les métaphores et de dégager les symboles implicites.

D'un *kabary* à l'autre, on retrouve les mêmes images, les mêmes proverbes, les mêmes devinettes ; l'originalité et le grand art consistent à introduire une légère innovation dans le choix d'un mot, dans la citation d'un proverbe inattendu. C'est un art de l'allusion, supposant une subtile connivence culturelle. Ce que l'on attend du bon orateur, c'est qu'il respecte scrupuleusement l'usage littéraire, tout en apportant la surprise heureuse d'un agencement imprévu et parfaitement pertinent au contexte. Il est malheureusement évident que la mémoire des hommes a des limites et que les traditions orales doivent être appuyées par des vestiges archéologiques, par les études de la linguistique ou corroborées par d'autres récits externes.

Les traditions et les enquêtes ethnographiques mettent en relief l'uniformité des civilisations malgache et comorienne. Pour Madagascar, le cadre des récits ne déborde jamais le territoire de la Grande île. Les ethnographes n'ont jamais découvert dans les traditions aucun souvenir de l'épopée océanique qui précéda le peuplement de Madagascar. Comme si la Grande île avait définitivement assimilé les migrants. Les traits culturels et techniques révèlent ainsi la dualité des influences de l'Asie du Sud et de l'Afrique orientale.

c) Les sources écrites.

La difficulté concernant les méthodes à mettre en œuvre pour une connaissance de l'Histoire africaine résulte dans la prétendue absence de documents et notamment de sources écrites. Pourtant, il n'en est rien puisque l'on dispose de sources arabes, européennes et mêmes africaines. L'exemple des Sorabe pour Madagascar sont à cet effet probants. Il s'agit de caractères arabes mais de langue malgache. Les Sorabe ont un caractère sacré car ils relient le clan à sa souche originelle. Ils résultent des rapports avec les commerçants arabes ou avec les populations africaines métissées. Il semble que leur rédaction ne remonte pas au-delà du XVII^e siècle. Elle est donc relativement récente. Leur contenu se rapporte cependant à des périodes plus lointaines. Ils ont ainsi fixé par écrits, un patrimoine de souvenirs, de rites...

La rareté cependant des sources écrites laisse entrevoir toute une réflexion sur les sources en Histoire. Concernant l'Afrique, il faut mettre en œuvre une histoire poly-sources et polyvalente qui prenne en compte toutes les traces humaines laissées par nos ancêtres.